

Construction sociale de la « prostitution » et des « prostituées » par les riverains

Cet article décrit la construction, par les riverains d'un lieu de prostitution parisien, de catégories de « prostitution » et de « prostituées » et tente de dégager une analyse en termes de cohabitation et de production de jugements moraux.

La prostitution est déconstruite en une série de classifications indigènes qui oppose a) la prostitution aux « gens ordinaires » ; b) une « bonne » prostitution à une « mauvaise » ; c) une « bonne » victime à la femme « anormale ». Cette classification instaure une ségrégation entre nous et eux, entre le « bon » et le « mauvais » sexe, et permet d'imputer à l'autre la marque infamante localisée ailleurs qu'au sein d'un entre-nous ainsi préservé.

Sibylla Mayer
 Université du Luxembourg
 Unité de recherche INSIDE
 Université Paris Ouest
 Nanterre
 La Défense Centre
 de recherche Sophiapol
 [EA3932] – LASCO

Quand nommer est classer

Que désigne-t-on au juste quand on parle de *la prostitution*? Que recouvrent les termes *prostitution* et *prostituée*? *Les politiques publiques, pénales, sanitaires, sociales, mais aussi leur mode de justification, ont produit une catégorie qui nous semble « aller de soi », celle de prostitution*, écrit Véronique Guienne qui souligne qu'il s'agit là d'une construction dont la fabrication n'a rien de naturel (Guienne, 2006, 19).

La prostitution – ou plutôt le contenu de cette catégorie qui peut sembler évidente, pour ne pas dire naturelle – soulève des débats qui se cristallisent notamment autour de l'opposition entre la demande de reconnaissance d'un statut de travailleur du sexe et celui de victime (Pryen, 1999), entre le postulat d'une liberté de se prostituer ou, au contraire, l'affirmation d'une contrainte structurelle invalidant la notion de choix (Mathieu, 2007). Ces discours, tour à tour populistes ou misérabilistes, tendent à escamoter un *continuum* par ses extrêmes : à un extrême la prostitution se trouve érigée en figure de la *liberté sexuelle* (Borrillo, 2002) et, à l'autre extrême, en figure emblématique de la victime ou, en négatif, la femme coupable de ne pas se reconnaître dans les discours de victimisation (Gil, 2003)¹.

Comment les riverains d'un lieu de prostitution appréhendent-ils la prostitution ? Comment nomment-ils la *prostitution* et les *prostituées*? Les actes de nomination ne sont

¹ Dans une autre perspective, on peut souligner la correspondance entre « victime idéale », « absolue » et « victime coupable » d'immigration clandestine (Deschamps, 2007; Jaksic, 2008).

pas neutres socialement ; ils servent à la description du monde et, en même temps, l'ordonnent en classant de façon hiérarchique les éléments nommés (Sanselme, 2003). Ces opérations de classement consistent, selon Émile Durkheim et Marcel Mauss, à ranger les éléments en groupes distincts, séparés par des lignes de démarcation déterminées, et disposés en fonction d'un ordre hiérarchique. Les éléments sont classés en fonction de leur manière d'affecter la sensibilité sociale : ils sont sacrés ou profanes, purs ou impurs, favorables ou défavorables, amis ou ennemis (Durkheim, Mauss, 1903). L'acte sexuel, écrit Durkheim, a une puissance associative et, par conséquent, moralisatrice, incomparable : il lie les êtres humains, les affecte, et émeut en des sens contraires (Durkheim, 1911, 244). Il en va de même avec la prostitution qui, comme le note Françoise Gil, *d'érange, inquiète, choque ou fascine, (mais) ne laisse jamais indifférent* (Gil, 2003, 112). Car, si la prostitution peut être définie comme *le fait d'établir avec d'autres personnes des relations dont l'aboutissement logique est un acte sexuel, avec pour but d'obtenir à court terme une rémunération* (Brochier, 2005, 79), elle condense en même temps fantasmes, opprobes et projections (Deschamps, 2006), et le statut d'exception qu'elle se voit socialement attribué semble résulter du double mouvement par lequel elle associe sexe et argent tout en disassociant sexe et intimité dyadique. On peut dès lors s'interroger sur le rapport entre la façon dont l'acte sexuel lie prostituée et client, et la façon dont les riverains sont affectés par la présence, au sein de leur quartier, d'une activité de prostitution de rue visible dans l'espace public. Or, si l'acte sexuel, et *a fortiori* l'acte sexuel inscrit dans une relation d'échange économico-sexuel explicite (Tabet, 2004), émeut et affecte la sensibilité des uns et des autres en des sens contraires, *quid* des classements que Durkheim et Mauss nous présentent comme résolument binaires et univoques ?

S'il existe aujourd'hui des travaux de recension critique des différentes approches, en sciences sociales, pour penser la prostitution (Nadeau, 1987 ; Pryen, 1999a ; Guienne, 2006), des analyses critiques des discours féministes (Parent, 1994 ; Gil, 2003 ; Toupin, 2006 ; Deschamps, Souyris, 2008), l'étude de la fabrication, au quotidien, des catégories de prostitution reste mineure (Sanselme, 2003 ; Mayer, 2008) parmi les travaux abordant les enjeux de voisinage (Redoutey, 2005 ; Rigalleau, 2006 ; Schnee, 2007 pour le contexte français).

L'objectif de cet article est d'analyser la manière dont les riverains d'un lieu de prostitution désignent, nomment, et, par là, construisent des catégories de *prostitution* et de *prostituées*, et de montrer comment, à travers cette production, ils organisent et mettent en ordre le monde social qui les entoure. Après avoir passé en revue les mécanismes à l'œuvre dans la construction sociale de la prostitution, identifiés par Véronique Guienne (2006), il s'agira de faire émerger par confrontation des discours des riverains plusieurs séries de classement relatives aux *formes* de prostitution et aux *figures* de prostituées.

Habiter un lieu de prostitution

Les données de terrain ont principalement été recueillies entre 2006 et 2007 dans le Quartier au centre de Paris², auprès d'habitants et d'autres acteurs confrontés dans leur

² Afin de préserver l'anonymat des personnes ayant directement ou indirectement participé à l'enquête, nous utiliserons le terme Quartier pour désigner les lieux du déroulement de l'enquête ; la majuscule indique qu'il s'agit

vie quotidienne à la présence d'une prostitution qui prend attache dans l'espace public. Majoritairement féminine³, à la fois diurne et nocturne, elle prend différentes formes en fonction des lieux, des heures du jour et de la nuit, en fonction de l'âge – ou plutôt de l'ancienneté d'exercice – ainsi que de la provenance géographique des personnes qui l'exercent. Les passes se déroulent pour la plupart dans des studios ; les actes sexuels sont, de ce fait, soustraits aux regards. Le racolage, au contraire, spectaculärise l'offre d'une sexualité tarifée à travers sa mise scène dans le décor urbain (Deschamps, Gaissad, 2008), lui conférant visibilité et accessibilité au sein d'un quartier habité.

Le recueil des matériaux a combiné l'observation ethnographique des lieux sous leurs dimensions spatiale et interactionnelle, la participation aux réunions des Conseils de Quartier, et le dépouillement d'une feuille d'information locale⁴. Des entretiens approfondis ont été réalisés avec des habitants, ainsi que des entretiens, enregistrés ou non, et des conversations informelles avec des personnes travaillant dans le quartier sans, pour la plupart d'entre elles, y vivre. Cette dernière catégorie recouvre un contenu hétéroclite, recueilli auprès d'acteurs divers, riverains dans une acceptation large : commerçants, artisans, enseignants (une école maternelle est implantée dans le secteur), agents techniques de la mairie, cadres et salariés d'entreprises (dont certains qui travaillent dans des *sex-shops* ou *peep-shows*), gardiens d'immeuble, etc.

D'une durée d'une à trois heures, les entretiens avec les habitants ont été articulés autour de quatre axes thématiques : les usages quotidiens du quartier, l'investissement dans le monde associatif local et la vie politique municipale, les enjeux de voisinage avec la prostitution et le rapport subjectif aux manières d'habiter un lieu qui est aussi un lieu de prostitution. Toutes les rencontres se sont déroulées à leur domicile, et ont été mises à profit à des fins d'observation du cadre de vie, dans la proximité (matérielle, sensorielle) effective de l'activité de prostitution.

La spécificité d'un groupe d'habitants

Le corpus d'entretiens tient, du moins pour partie, sa relative cohérence, voire son homogénéité, de la spécificité de la population rencontrée : six des dix habitants ont été rencontrés par le biais d'une association de riverains dont ils faisaient alors partie ; deux seulement en tant que membres adhérents, peu actifs. L'engagement (de certains) dans la vie locale va de pair avec un investissement dans l'immobilier : à une exception près, ils étaient propriétaires de leur logement et impliqués, pour partie d'entre eux, au sein de leur copropriété. Tous vivaient à proximité plus ou moins immédiate d'une activité de prostitution, avoisinant à certains endroits un nombre (encore) élevé de *sex-shops* et de *peep-shows*. S'y ajoute une présence de longue durée : en effet, cinq d'entre eux habitaient

de nommer un lieu-dit et permet un usage différencié du même terme tel qu'employé par nos interlocuteurs. Tous les noms ou surnoms de personnes ont été modifiés.

³ La prostitution visible est ici surtout exercée par des femmes. Aussi, les personnes rencontrées au cours de l'enquête de terrain se réfèrent à une prostitution féminine à destination de clients masculins. Par la suite, cet article traite de «la prostitution» comme si elle était exclusivement exercée par des femmes, «les prostituées», restant en cela au plus proche des paroles recueillies.

⁴ La feuille d'information municipale *En direct...* est parue de 1996 à 2001.

dans le Quartier depuis 20 à 30 ans. De plus, seuls trois habitants se situaient en deçà ou au delà de la moyenne d'âge de cinquante ans. Enfin, tous disaient appartenir à un milieu favorisé (professions libérales, intellectuels, artistes), évoqué en termes de « situation confortable » ou de mode de vie « bobo ». Les affinités politiques allaient de la gauche à la droite, évitant les extrêmes.

L'analyse se centre sur les entretiens approfondis réalisés avec les habitants, leurs observations et vécu quotidien. Au regard des caractéristiques des habitants interrogés, leurs discours paraissent de prime abord suspects de « contamination » par les représentations des uns et des autres et l'argumentaire structurant le cadre d'action de l'association abordé dans la section suivante. S'y ajoute le soupçon légitime que, eux-mêmes figures d'exception au sens de Erving Goffman (1973), ils ne représentent pas la majorité des habitants du Quartier ; ce qui est certainement exact. Néanmoins, d'autres habitants ont, lors de rencontres moins formelles, tenu des propos similaires. Dans le souci d'ouvrir l'analyse au delà de ce corpus, l'exploitation des informations recueillies auprès d'interlocuteurs divers, rencontrés au cours de l'enquête de terrain, a permis de faire émerger des effets de contraste et de convergence. Un bref retour sur le terrain en 2010 donnera du relief à certains aspects de l'analyse, bénéficiant ainsi d'un déplacement du regard dans le temps.

Nous verrons que les discours des uns et des autres, présentés de façon peu différenciée, comme s'ils parlaient d'une seule voix, se distinguent moins par la qualité de membre (actif ou non) de l'association que, semble-t-il, par l'identification du quartier comme lieu de vie, et du degré d'exposition à la prostitution des espaces habités. Le rapprochement avec les « riverains diurnes » dont la présence est circonscrite par la journée de travail, semble alors s'imposer.

Temps et termes d'une mobilisation locale

Le choix de rencontrer des habitants engagés au sein d'une association de quartier est initialement conditionné à l'étude d'une mobilisation locale liée aux enjeux de coprésence au sein d'un périmètre urbain caractérisé par une « spécialisation sexuelle » (*sex-shops, peep-shows* et prostitution) (Mayer, 2007).

L'association de riverains est issue de la refondation d'une association précédente, créée en mars 2000 sous l'égide du maire (divers droite) de l'arrondissement, alors engagé dans « l'assainissement » d'un secteur qualifié de « point noir » de l'arrondissement. L'objectif, clairement affiché et relayé par l'équipe municipale, est alors de faire en sorte que la rue, bien connue pour sa « spécialisation » sexuelle et parfois nommée la « rue du sexe », « devienne une rue comme les autres, qu'elle perde sa *spécificité prostitutionnelle*⁵, qu'elle cesse de voir s'y concentrer un si grand nombre de commerces érotico-pornographiques » (*En direct...,* n° 127, 24 septembre 1999). Dans un registre dépouillé de références aux *bonnes mœurs* (Coulmont, Roca-Ortiz, 2007), les riverains mobilisés demandent aux pouvoirs publics de « faire régner *l'ordre et la tranquillité publique* (...) dans cette artère où (ils) ont autant de droits que tous les autres Parisiens de circuler sans entrave, sans être racolés, agressés, insultés » (*En direct...,* n° 155, 21 avril 2000). Concernant spécifiquement

⁵ Les passages en italiques sont soulignés par l'auteur.

la prostitution de rue, ils exigent la répression du « racolage et (des) désordres qui en résultent » (*En direct..., n° 164, 30 juin 2000*)⁶.

Ce temps s'inscrit dans un contexte de multiplication des mobilisations à échelle locale lors desquelles les riverains, excédés par ce qu'ils vivent comme des nuisances, se sont constitués en groupes de pression et ont fait valoir leur qualité d'électeurs. En effet, les lieux étudiés ne font pas exception dans le paysage prostitutionnel des grandes villes françaises où affluent, vers le milieu des années 1990, des jeunes femmes d'origine étrangère, ici principalement d'Afrique anglophone. Les prostituées plus anciennement installées, dont le nombre diminue⁷, sont concurrencées par ces nouvelles arrivées qui suscitent leur exaspération en même temps que celle des riverains ayant investi⁸ un quartier engagé dans un processus de gentrification. Le débat a gagné l'échelle nationale pour déboucher en mars 2003 sur l'adoption de la Loi pour la Sécurité Intérieure. Par la réintroduction dans le code pénal du délit de racolage passif, cette loi se dote d'un outil répressif permettant le nettoyage de l'espace public en même temps que la lutte contre la prostitution étrangère (Maugère, 2010).

À l'issue des élections municipales de 2001, emportées par une liste de « gauche plurielle », le discours change avec l'équipe municipale : les « personnes prostituées » font désormais l'objet d'un traitement discursif, conforme à la position abolitionniste, qui les considère comme des victimes devant être aidées⁹. En parallèle, un groupe de membres de l'association de riverains décide, suite aux accusations d'allégeance avec l'extrême droite, de se défaire de leur président et de refonder les statuts d'une association désormais apolitique. Recréée sous un autre nom et sur la base d'un discours assoupli, elle se donne pour objectif de *redonner une âme au quartier, essayer de l'améliorer*, selon Anne, ancienne membre. Selon le nouveau président, la cible *n'était pas tellement la prostitution, c'était plutôt le Quartier, l'activité textile et les inconvénients qui s'ensuivent : stationnement, embouteillage, bruits, ordures, poubelles, etc.* *Tout ça cumulé, on a fini par se dire qu'il faut qu'on fasse quelque chose pour qu'on se fasse entendre des pouvoirs publics et à la mairie. Donc, ce n'était pas forcément sur la prostitution. C'était tout à fait global sur la vie du Quartier qui est mal vécue par les habitants. Un ras-le-bol généralisé ! D'ailleurs, la prostitution c'est quand l'actualité la remet sur le tapis.* Sur le banc des accusés se trouvent, au premier rang, la mono-activité textile et les désagréments qui en résultent pour les habitants. Au moment de l'enquête de terrain, portée par dix à douze personnes actives, l'association connaît un essoufflement. Signalons enfin que, début mars 2009, une « Commission Prostitution » s'est créée au sein du Conseil de Quartier dans le but d'« informer » les habitants.

⁶ Pour une analyse plus poussée de la mobilisation contre la concentration des *sex-shops* et autres commerces à caractère sexuel, voir Coulmont, Roca-Ortiz (2007).

⁷ Lors d'un entretien, un fonctionnaire de police confirme le nombre déclinant de ces *anciennes* dans le quartier : si en 1999 elles avaient été au nombre de 400, seulement 130 auraient été « répertoriées » en 2007. Qualifiées de *monument mythique*, elles seraient *en voie d'extinction*. Avec sympathie, il évoque ces femmes d'un certain âge, travaillant généralement à leur compte sans troubler l'ordre public : *elles font leur métier de manière propre et légale*.

⁸ Au sens figuré et au sens propre dans la mesure où ils ont investi dans l'immobilier du Quartier, pariant sur une évolution similaire à celles qu'ont connues des rues du « ventre de Paris ».

⁹ Audition sur la prostitution par le comité de pilotage de la mairie de Paris en septembre 2002. Le document, intitulé « Ni pénalisation, ni maisons closes : l'aide aux victimes (droits et protection pour les personnes prostituées) » peut être consulté sur le site de la mairie d'arrondissement.

(Re)construire des catégories de prostitution

Dans un article sur *la prostitution* comme produit d'une construction sociale, Véronique Guienne met au jour quatre mécanismes qui sous-tendent le processus de fabrication de cette catégorie. La distinction entre les *gens ordinaires* et *la prostitution* repose en premier lieu sur un mécanisme de séparation du *bon grain de l'ivraie* (Guienne, 2006, 24). Concernant la figure de l'étranger, Norbert Elias montre que la construction du *eux* se fait à partir des «pires» exemplaires, c'est-à-dire de ceux qui réunissent les caractéristiques les plus dévalorisées socialement, tandis que le *nous* se construit à partir des *meilleurs* (Elias, 1991). Ce n'est donc qu'au prix d'une caricature qu'il devient possible d'opposer de manière binaire le *nous* des riverains au *eux* de la prostitution, les *honnêtes femmes* aux *prostituées*, le *bon* au *mauvais*. Dans un deuxième temps, la catégorie *eux* est désignée comme déviante ou anormale; par opposition, le *nous*, socialement valorisé, est considéré comme normal. De manière artificielle, la catégorie étiquetée déviante est ensuite soumise à un processus de stylisation qui gomme l'hétérogénéité existante dans le monde social. L'opposition entre un *nous* et un *eux* permet, dans un quatrième temps, à *nous* de projeter sur *eux* les tabous et interdits existants dans une société à une époque donnée. Ce quatrième mécanisme repose sur la fonction projective de la marginalité qui va servir de réceptacle aux contradictions que l'on peut trouver au centre, chez *nous*: *projétée sur ce groupe marginal, l'indignité se trouve identifiée en un lieu qui, du même coup, fait disparaître cette indignité de la centralité* (Guienne, 2006, 32). Dans cette perspective, les représentations collectives de *la prostitution* existent et perdurent, tout en se modifiant au gré des peurs sociales, parce qu'en tant que catégorie socialement produite, elle remplit la fonction de surface de projection. Le tabou projeté est, nous dit Guienne, d'ordre sexuel, mais elle fait l'hypothèse qu'à l'époque contemporaine, les deux principales dimensions projetées sur la figure de la prostituée sont *la figure vénale, renvoyant à la place sociale de l'argent, et la figure de la victime, renvoyant à la place des femmes* (Guienne, 2006, 29). Ce sont là deux prismes déformants d'une réalité sociale complexe. Considérée à travers le prisme de la victime, *la prostitution* est définie comme violence envers les femmes, considérée à travers celui de la marchandisation, elle est réduite à une «vente de soi». Si l'historien Alain Corbin a montré que les prostituées incarnaient au XIX^e siècle l'idée de désordre à travers la triple menace morale, sanitaire, politique (Corbin, 1978), Guienne soutient que la prostitution condense aujourd'hui les positions de victime et de la vente de soi, deux caractéristiques qu'elle considère constitutives du sujet contemporain.

Nous et eux, la bonne et la mauvaise prostitution, la bonne et la mauvaise victime

Les classements qui émergent à travers la mise en ordre discursive effectuée par les riverains peuvent être sous-divisés en trois temps. Dans un premier temps, se dessine l'opposition entre un *nous* et un *eux* désignant le monde de la prostitution, et plus largement les commerces à caractère sexuel. Ensuite, une sous-division de la catégorie *eux*, et plus restrictivement de *la prostitution*, révèle une distinction entre deux *formes* de prostitution,

l'une sera dite *bonne*, l'autre *mauvaise*. Les « Chinoises »¹⁰ sont largement décrites comme formant une troisième catégorie, désignée « à part » : *les Chinoises c'est autre chose*. Discrètes, *on ne voit pas qu'elles se prostituent*. Spatialement plus éloignées, ces femmes parfois appelées « marcheuses », racolent en déambulant sur les boulevards, à la lisière du quartier. Ce n'est que plus tard que ces femmes migrantes feront l'objet d'un débat à échelle locale, fédérant pour l'occasion « gens du quartier » et prostituées plus anciennement installées contre la présence des dernières arrivées. Dans un troisième temps, l'analyse est poursuivie par le déplacement du regard des formes de prostitution aux *figures de prostituées*. Là encore, les habitants, se distinguant en cela des riverains au sens large, opposent une *bonne* à une *mauvaise victime*. Une inversion des polarités morales s'observe lors du passage du deuxième au troisième temps : vu sous un autre angle, ce qui était bon devient mauvais, et réciproquement.

Nous et eux

De manière schématique et binaire, la prostitution, et par extension la marchandisation du sexe, sont décrites comme un monde étranger à celui des « gens ordinaires ». Ils forment une catégorie englobante, qu'Édouard, retraité et adhérent de l'association des riverains, qualifie de *monde interlope* : *Et la prostitution et le monde des sex-shops, c'est un monde interlope. C'est un monde qui m'est un peu étranger. Mais je ne suis pas obligé de m'y frotter!* Prostitution et commerces à caractère sexuel (*sex-shops, peep-shows, salons de massage*) ont en commun de proposer services sexuels ou à caractère sexuel contre rémunération, et de rendre visibles et accessibles dans l'espace public des formes de sexualité socialement considérées comme déviantes ou peu légitimes. Pour ne pas s'y confondre et s'exposer au stigmate qui entache ces activités, leur lieu d'implantation et, par extension, ceux qui l'habitent, mieux vaut donc se tenir à bonne distance. Raison pour laquelle Édouard qui, lors de ses déplacements salue régulièrement les prostituées comme les rabatteurs des *sex-shops*, préfère s'en tenir à de brefs échanges de politesse : *Je dis bonjour, et puis c'est tout. Mais je n'aurais pas été tenté de discuter avec eux, comme je discute avec le pharmacien, ou avec le fleuriste, ou avec le kiosquiste du boulevard.* À travers les fréquentations quotidiennes des mêmes espaces, une certaine interconnaissance s'instaure entre habitants, commerçants et prostituées, mais la distance reste maintenue malgré des rapports que l'on pourrait qualifier de bon voisinage.

Selon un habitant d'une petite rue où la prostitution est dense, *il y a quand même un contact qui se fait. Je les croise tous les jours ! Il y a Jacqueline qui est là, devant ma porte, depuis 1998. Tous les jours je la vois deux, trois fois par jour. La moindre des choses est de dire bonjour et de parler ! (...) Mais il ne faut pas se leurrer ! On est deux univers radicalement... l'un à côté de l'autre. Il y a de la politesse, et... comment dirais-je ? Je ne dirais pas du respect, mais on n'a pas de raison d'entrer en conflit ! En plus, le bon voisinage reste*

¹⁰ Il s'agit en réalité surtout de femmes migrantes, principalement originaires du nord de la Chine, et arrivées sur les trottoirs parisiens depuis les années 1990. En difficulté pour intégrer les circuits d'offres d'emploi à l'intérieur des réseaux de l'immigration chinoise, se trouvant en bas de la hiérarchie, ces femmes âgées souvent d'une quarantaine d'années, se sont tournées vers la prostitution afin de pouvoir poursuivre leur projet migratoire. Voir à ce sujet l'article de Lieber, Lévy (2010).

la meilleure solution en cas de problème. Ces relations de «bon voisinage» ne réduisent donc pas l'écart entre deux univers qui s'entrechoquent plus qu'ils ne se lient à travers des formes de sociabilité intenses ; s'ils se côtoient, ils ne se mélangent pas. *Les prostituées ? Moi, je les connais comme ça en passant, parce qu'on se dit bonjour. Et puis bon, parfois je me retrouve dans le métro avec une, donc on pipelette.* Elle a un petit caniche, donc on pipelette, déclare cette habitante, membre active de l'association, avant d'ajouter promptement : *Et voilà, c'est tout. Mais plus, ça... ça ne se fait pas !* Une frontière immatérielle, sans pour autant être inefficace, sépare l'*entre-nous* des habitants d'un autre maintenu à distance.

La bonne et la mauvaise prostitution

Une seconde série d'oppositions opère la distinction entre deux formes de prostitution, communément nommées *traditionnelle* pour l'une, et *réseaux* pour l'autre ; la première est désignée comme *bonne*, l'autre comme *mauvaise*. Ce classement binaire s'articule autour de deux axes. Le premier comprend les enjeux de cohabitation et d'image du quartier, et oppose une prostitution dite *ancienne* à une autre, *nouvelle* et *sauvage*. Le second axe se recoupe avec le premier. Il concerne le statut de l'activité de prostitution, et oppose une *prostitution-métier* à une *prostitution-esclavage*.

Pour nommer les prostituées composant la *bonne* prostitution, les riverains ont eu tendance à parler des *traditionnelles* en termes de personnes singulières, identifiées par un nom ou par une localisation précise. Si le « nom de trottoir » a été repris pour désigner certaines, comme c'est le cas de « Texas Daisy », d'autres ont été nommées par un sobriquet tel que « Cruella » ou « Barbie ». Néanmoins, le mode de désignation le plus fréquent passe par le recours à l'emplacement habituel, faisant de la prostituée une personne spatialement située : la prostituée *d'en bas, du coin de la rue*, ou encore *d'en face de l'école maternelle*. Les *réseaux*, au contraire, ont été traités comme des *troupes* indifférenciées, diffuses et anonymes, composées de *petites nouvelles qui tournent*. *Ça change tous les six mois. C'est vraiment un wagon tous les six mois. Bon, grossso modo. Et puis il y a un autre wagon qui arrive*, décrit cette habitante, se référant à ce qu'elle dit pouvoir observer depuis sa fenêtre. Ce faisant, elle emprunte au répertoire d'appellations qui fonctionne sur le régime de la catégorisation générique du « toutes semblables », faisant entrer *les «filles» en un tout «prostituées» indistinct* (Sanselme, 2003, 203), largement employé par les différentes catégories d'acteurs rencontrés. Nombre d'artisans et de commerçants adhèrent en effet à ce registre, misérabiliste et péjoratif. De plus, si les unes sont d'âge mûr, les autres sont jeunes, et si les unes sont, ou plutôt font françaises, les autres font étrangères, approximativement qualifiées de *petites noires, genre Malgaches ou Africaines*. Ce qui compte, c'est que les *réseaux* désignent l'intrus étranger, peu importent la nationalité et l'origine réelles. Ici, *eux* sont les *réseaux*, qualifiés indignes à plusieurs niveaux.

Plutôt que de procéder à une description de la réalité sociale de la prostitution par la restitution d'un discours socialement produit, il s'agit de centrer le regard sur la fabrication, inhérente à ce discours, de polarités dans l'espace moral. Dotés de facultés de discernement critique – les personnes rencontrées ne sont pas des idiots culturels, mais capables d'observations pertinentes sur le monde social –, elles sont également prises dans un débat

sociétal, les préjugés et stéréotypes qu'il véhicule, et qui s'avèrent particulièrement saillants lorsque sont simultanément mis en jeu sexualité, corps humain et statut des femmes. Si la prostitution prend effectivement différentes formes, et que celles-ci peuvent être rapprochées, sans pour autant se superposer précisément, aux distinctions élaborées par les riverains, le but n'est pas ici de dresser un tableau naturaliste d'une prostitution indépendante qui s'opposerait terme à terme à celle issue de réseaux d'immigration, clandestine ou non, ni encore aux formes d'esclavage sexuel.

Prostitution traditionnelle et prostitution réseaux

La prostitution dite *traditionnelle* ou *ancienne*, surtout exercée de jour, est décrite comme intégrée de longue date dans la vie locale. Sa présence précède à l'arrivée des riverains rencontrés; elle est considérée comme faisant partie du lieu, de son histoire et de son image. En témoigne le récit qui fait remonter la présence de la prostitution en ces lieux à l'époque médiévale, ici relatée par un habitant pour souligner son *ancrage traditionnel ancestral*: *elles avaient le droit de se prostituer, et en échange elles étaient obligées d'avoir un seau et de faire la chaîne quand il y avait des incendies, de la Seine jusqu'à la Porte qui était la fin de Paris. Bon, c'est une anecdote, mais elle est amusante et prouve que la prostitution était à la fois tolérée et enracinée depuis très, très longtemps*. Les prostituées d'aujourd'hui deviennent de lointaines descendantes de leurs consœurs du passé, et leur présence est légitimée par le truchement de la reconnaissance d'un droit d'ancienneté; droit d'ailleurs prévalant entre prostituées lors de la répartition des parcelles de trottoir (Deschamps, 2003). Repris par les gens du Quartier, comme d'ailleurs par Nadine Vasseur (2000) dans son livre qui lui est consacré, ce récit fonctionne comme légende fondatrice de l'image du lieu dont elle consacre la «nature» prostitutionnelle. En témoigne également le constat de cette habitante, propriétaire de son appartement depuis une trentaine d'années, qui fait de la prostitution *traditionnelle* un élément constitutif de l'identité connue et reconnue du lieu: *Cette rue, c'est les habits. Ce sont des prostituées, et ce sont des boutiques d'habits! Comment voulez-vous les retirer, les prostituées?... Ben voilà!* Au même titre que les habits, la prostitution *traditionnelle* est considérée comme partie intégrante du Quartier. Promue en «produit du terroir», elle imprègne l'identité du lieu des bonnes saveurs d'antan. Sorte de *déviant intégré* (Goffman, 1963), la *bonne* prostitution est promue en *attraction locale*. *Tant mieux, il y en a pour tous les goûts! Après, il y a des phénomènes! La Barbie, qui fait cent cinquante kilos, qui a des couettes comme ça, qui est habillée en rose, en rouge, elle doit faire cent, cent cinquante kilos! Avec des fausses taches de Rousseur! Ça fait assez folklorique, en fait. Et quelque part, je trouverais un petit peu dommage si elles quittaient le quartier, parce que je suis sûr que c'est très touristique à cause de ça. Je veux dire, ça fait partie de Paris! Cette rue, c'est la rue des putres! Merde! En plus, comme elles sont des vieilles de la vieille! Je trouve ça super pittoresque, en fait. C'est des vieilles parisiennes! Comme on n'en fait plus... Pittoresque, cette «prostitution carte-postale» fonctionne comme une image-écran positive* (Combessie, 1996).

Or, l'image prostitutionnelle du lieu est appréhendée de façon ambivalente par les habitants, notamment face aux personnes peu familières avec sa réalité quotidienne. Une

habitante me confie que, pour elle, énoncer son adresse *c'est un peu comme si je disais : j'habite bois de Boulogne. Et bois de Boulogne égale au cœur de la prostitution. D'ailleurs, pour les gens qui ne connaissent pas trop, c'est plus la prostitution que l'activité textile du Quartier.* Certains préviennent leurs invités de la « nature prostitutionnelle » de leur adresse ; d'autres disent les accueillir, surtout lorsqu'il s'agit de femmes non accompagnées, à la sortie du métro ou encore sur le pas-de-porte.

L'activité de prostitution n'est donc pas seulement une image folklorique, un héritage du passé. Même sur le déclin et en voie de muséification (Redoutey, 2005), elle continue à s'exercer, et les riverains s'y trouvent confrontés au quotidien. Interrogés sur la coprésence, ils affirment promptement : *les traditionnelles, on les connaît !* Ainsi, cette habitante déclare : *Ça fait seize ans que je suis là, ça fait seize ans que je les vois et qu'on se dit bonjour. Il y en a certaines, ça fait seize ans que je les vois, et elles sont toujours là, et elles ont seize ans de plus, mais elles font toujours le même métier.* Une autre poursuit, dressant le tableau des rapports d'interconnaissance entre *anciennes*, habitants et commerçants. *On peut parler de la pluie et du beau temps, elles sont très sympathiques. Même avec les commerçants. On voit bien, ça discute, il y a des relations qui sont établies depuis des années. Ils se connaissent tous.* Cela est confirmé par cette vendeuse d'une boutique de « vêtements en gros », proposant de me présenter une de ses « copines » : *Elle est très sympathique, on la connaît bien. Elle est là tous les jours, donc bon, on se connaît, forcément. Pendant la pause, on va boire un café, fumer une cigarette.* Plus généralement, l'attitude des commerçants se résume dans la formule : *Oh, vous savez, ça a toujours été comme ça ! Chacun son commerce !*

La cohabitation avec la prostitution *traditionnelle* peut être qualifiée d'intégrée (Redoutey, 2005) ; des interactions observées permettent de l'étayer. Installées au pied d'une école maternelle, trois prostituées s'enquérissent auprès des enfants de la destination de leur promenade, et s'entre tiennent brièvement avec les instituteurs. Ces échanges se déroulent dans un joyeux tumulte. Le même jour, lors de la sortie des classes, elles libèrent temporairement la place en se retirant dans une entrée d'immeuble proche, le temps que les parents accueillent leur progéniture. Témoignage de respect des espaces-temps des uns et des autres plus qu'expression d'une méfiance réciproque, comme tendrait à le suggérer la scène suivante ? Lorsqu'une mère accompagnée de sa petite fille entrent dans un immeuble proche, elles s'arrêtent pour échanger quelques mots avec la femme qui y fait le pied de grue. Celle-ci caresse alors affectueusement la tête de la fille, sous le regard bienveillant de la mère. Par ailleurs, quelques *anciennes* participent au vide-grenier annuel, organisé par l'association des riverains pour se réapproprier « leur rue » contre la présence hégémonique des *sex-shops* (Coulmont, Roca-Ortiz, 2007). Entreprise de gestion du stigmate, elle passe par l'imposition d'autres usages et d'une image positive (Mayer, 2007)¹¹.

La vision idyllique de la cohabitation entre habitants et *anciennes* doit être nuancée. Dès lors qu'un conflit d'intérêt les oppose, que ce soit dans l'espace public ou au sein de la copropriété, les premiers décrivent l'attitude des secondes comme « virulente » : *On avait fait des visites historiques où on passait devant des bâtiments où elles étaient, parce que c'étaient des bâtiments historiques et on avait l'explication là, devant l'immeuble. Et comme*

¹¹ En juin 2000, le premier vide-grenier est d'emblée annoncé comme réappropriation de l'espace public par les riverains (*En direct..., n° 164, 30 juin 2000*).

elles étaient devant l'immeuble, on ne pouvait pas aller voir, ça les gênait. On disait : «Écoutez. Poussez-vous un tout petit peu, le temps qu'on fasse notre truc». Donc là elles pensent que le quartier leur appartient et elles deviennent assez virulentes, assez mauvaises. Si on veut prendre des photos, il faut aller les voir et leur dire : «Écoutez, je vais prendre des photos, parce qu'il faut que je prenne l'immeuble là pour faire un truc». Mais il ne faudrait pas prendre une photo sans leur demander de bien vouloir...! Les échanges peuvent s'avérer conflictuels, et il s'agit de trouver des arrangements, voire de céder du terrain, comme l'indique cette membre fondatrice de l'association concernant le projet d'étendre le vide-grenier sur les trottoirs occupés par les prostituées : Il faudra préparer le terrain, c'est sûr! On les préviendra, on leur dira qu'il y a l'autorisation de la mairie, mais il faudra essayer de s'arranger, parce qu'elles pensent toujours un peu que le trottoir leur appartient. Donc là, ce qu'il faudra faire, c'est laisser libre la porte où elles sont.

L'apparition plus récente, vers le milieu des années 1990, de jeunes femmes originaires d'Afrique anglophone exerçant surtout de nuit, est considérée comme une invasion nocive pour l'identité du quartier, perturbant les normes locales de prostitution (Sanselme, 2003), la répartition des territoires appropriés par les *anciennes* (Deschamps, 2006), et la cohabitation intégrée entre prostitution et «activités ordinaires». D'emblée, l'image de l'invasion est évoquée : *On a vu une Noire arriver... deux Noires, trois Noires, quatre Noires, cinq Noires, six Noires, sept Noires, huit Noires... Dix, vingt, trente!* La métaphore est étirée sur un registre alarmiste : *Les petites rues étaient pleines de toutes les Africaines. Et après, c'est Paris entier! Mais après, elles sont partout! (...) Alors Paris, après, c'est la capitale de la prostitution, et puis nous, les pauvres, on peut même plus vivre et dormir!* L'arrivée d'une prostitution réseaux, qualifiée en bloc comme *mauvaise* et *méchante*, est ainsi décrite comme un envahissement chaotique, sans respect pour la tranquillité des habitants et la propreté des espaces. Elle est jugée nocive, au point de rendre *la vie du quartier invivable*. Artisans et commerçants compatisent avec les habitants subissant les nuisances – bruits et saletés – imputées en bloc à une population avec laquelle ils n'ont, pour la plupart d'entre eux, peu ou pas de contact. Plus que des nuisances, la «nocivité» semble, pour les habitants, résulter des empiètements sur leurs espaces privés, redoublant le sentiment d'invasion des espaces publics par un envahissement de la sphère privée. *On les trouvait partout! Elles étaient sur la rue, dans les cours, dans les immeubles, sur les paliers...! (...) La nuit, mais c'était un enfer! Les bagarres...! Elles hurlaient dans la rue, elles parlaient...! Et là, elles avaient envahi tous les trucs, et la nuit c'était effarant! Effarant! (...) Ah oui, c'était invivable. Invivable. Il y en avait dans toutes les rues, il y en avait dans les cages d'escaliers, sur les paliers.* L'empietement sur le «chez nous» de l'habitant est perçue comme risque d'abolition de la frontière entre dedans et dehors (Rigalleau, 2006), et se double de la peur de la contamination par la souillure matérialisée par les résidus des passes qui réactualisent la présence de *l'objet de toutes les souillures dans l'imaginaire collectif, le corps de la prostituée* (Sanselme, 2003, 199). Les entrées et couloirs d'immeuble *jonchés de préservatifs et de mouchoirs* sont un thème récurrent des études considérant les rapports entre prostitution de rue, ville et voisinage, tout comme l'argument fort de la condensation sur ces déchets de la répulsion morale¹² qui, au cours des mobilisations rive-

¹² Je pense que c'est vraiment dans la tête, quelque chose qui a plus trait à la morale qu'à l'hygiène du lieu me confie cette habitante en face à face, parole qui contraste avec son discours public au sein de l'association.

raines emprunte au registre de l'hygiène et de la salubrité publiques, ou encore de la protection des enfants. Plus rares sont les auteurs s'intéressant aux conséquences pratiques, l'instauration de différentes formes de barrières – *Et maintenant, il y a des portes avec des codes et tout ça!* – destinées à maintenir à l'écart nuisances et objets souillés autant que souillants, et à protéger, même symboliquement, l'entre-soi (Rigalleau, 2006).

Aux frontières matérielles s'ajoutent des frontières immatérielles qui passent par la mise à distance discursive : en miroir inversé à la description négative du comportement des Africaines, celle qui réfère aux *traditionnelles* est éminemment positive. Contrairement aux *sauvages* des *réseaux*, elles sont décrites comme soucieuses de l'hygiène et respectueuses de la tranquillité. *Elles ne sont pas bruyantes, elles ne vont pas mettre des cochonneries par terre. Elles respectent l'environnement et les gens* m'assure-t-on. C'est ça qui fait que ça passe. Le comportement sauvage de la « prostitution-réseaux » est opposé au comportement jugé plus civilisé des filles (qui) sont dans leur coin, font leurs petits trucs, et surveillent même à l'occasion pour que le quartier soit tranquille, et que les clients viennent ! Si la mauvaise prostitution est associée au désordre, à la souillure et à l'insécurité, la présence de la bonne prostitution est, au contraire, évoquée comme facteur d'ordre, de sécurité et de contrôle social. *Nos anciennes là, elles contrôlent leur business ! Et s'il y a quelque chose de louche qui se fait, ça doit être réglé !* Leur présence correspondrait à une surveillance de l'espace public et de ce que s'y déroule. Sont mises en avant la sécurité des enfants – qu'elles empêchent de traverser la rue – et des femmes bien qui circulent seules dans un espace traditionnellement réservé aux hommes. Un habitant affirme que *les femmes qui se promènent qui ne sont pas prostituées, les femmes qui sont prostituées les protégeraient en cas de problème. Si quelqu'un par hasard s'en prenait à une femme sérieuse qui passe dans la rue, les prostituées la protégeraient, elles mettraient en fuite ce personnage indésirable.* Le « blanchissement » des *traditionnelles* semble (aussi) avoir pour fonction de les intégrer aux « gens du quartier » et d'instaurer une alliance envers les « indésirables ». Les comportements indignes sont imputés à une prostitution *mauvaise*, sacrifiée au profit d'une autre, pour l'occasion, jugée « des nôtres ».

Prostitution-métier et prostitution-esclavage

La prostitution de métier est parfois décrite comme un *choix de vie*, et les *professionnelles* comme indépendantes, travaillant à leur compte – *Elles ont la particularité ici d'être propriétaires, indépendantes, et donc d'être leur propre patron...* –, ou du moins relativement affranchies de la contrainte d'un tiers. Celles qui tapinent au pied de l'immeuble d'une habitante sont, selon elle, *des femmes qui sont seules, qui sont propriétaires de leur studio et qui font ce métier... je dois dire, malheureusement, comme un autre. Nous on voit quand elles arrivent le matin. Il y en a une qui arrive avec son petit chien, elle sort du métro, je ne sais pas d'où elle vient, mais elle vient travailler là comme vous iriez au bureau !* Un jeune homme enchérît : *Et d'ailleurs, pour elles, c'est du travail ! Vraiment, je les vois arriver en civil, puis je les vois en tenue, et c'est vraiment deux choses différentes !* Les riverains leur attribuent une vie privée, distincte de leur vie professionnelle.

À l'opposé, les *réseaux* sont unanimement assimilés à la traite, et condamnés comme forme d'exploitation violente et *crade* ; tout se passe comme si la prostitution des jeunes

femmes étrangères ne pouvait qu'être une forme d'esclavage sexuel : *Les Africaines, c'était simple : les filles, c'étaient de vraies esclaves, il n'y a pas d'autres termes. Elles étaient achetées, ou amenées frauduleusement de leur pays d'origine, elles avaient une obligation de se prostituer. (...) Elles avaient une certaine somme à faire, par jour. Quand elles ne la faisaient pas, elles dérouillaient ! (...) C'est le dernier degré de la prostitution ! C'est crade !! Voilà, c'est épouvantable !* Cette opposition entre une « prostitution-métier » et l'exploitation de personnes réduites en *chair à plaisir* a pour corollaire d'autres oppositions. La première concerne le type de clientèle, donc la fréquentation des lieux, plus ou moins bonne ou mauvaise elle aussi. La seconde concerne les techniques de racolage.

Alors que les *traditionnelles*, en *professionnelles*, sélectionneraient leurs clients – *Elles en refusent pas mal. On voit. Elles regardent, elles jaugent. On les voit faire du tri. Elles refusent des gens, quand même observent habitants et commerçants.* Les autres, à la fois *esclaves* (ayant) *un certain chiffre à faire par jour, sauvages* donc non professionnelles, ne pourraient pas se permettre de choisir leur clientèle. Résultat : *On a vu arriver dans le quartier, chose qui n'existait pas avant, une faune... je dirais, pour être gentil, une population à risque, on va dire, de types qui n'accédaient pas à la prostitution parce que pour eux c'était trop cher, et qui du coup, pour dix euros, cinq euros... voilà ! Et d'un seul coup, on avait donc camés, SDF, jeunes de banlieue sans argent, etc.* À celles placées au dernier degré de la prostitution correspondrait une clientèle de dernier choix : *une faune d'indésirables* dont la présence renforcerait le stigmate attaché au quartier.

Concernant le racolage, si les *professionnelles*, malgré leur forte visibilité et des tenues annonçant parfois leur spécialité, sont décrites comme respectueuses de l'ordre public et des habitants, les *sauvages* seraient irrespectueuses et agressives. Non seulement elles perturberaient l'ordre public, mais, en racolant l'habitant, le désignerait publiquement comme client potentiel, ne respectant pas une règle implicite selon laquelle il ne doit pas être associé à ce jeu sexuel. Un jeune homme relate : *Elles t'attrapent ! Tu passes, elles te tiennent : « Viens, on va faire l'amour ! On va faire l'amour ! Parce qu'elles, vraiment elles t'attrapent ! Elles te tiennent ! Allez ! Viens avec moi ! Viens avec moi !* Une mère de famille exprime sa colère : *Elles ne respectent rien ! Ni les enfants, ni les... ni les femmes jeunes, ni les jeunes hommes... Je pense qu'elles devraient s'en prendre à des mineurs, en plus ! Et ne respectant même pas les portes cochères, les habitations... !* De plus, les *sauvages* exposent (et exposent les riverains à) l'acte sexuel qui doit rester caché, dissimulé dans la sphère privée : *Elles faisaient ça sur les paliers, entre deux voitures ! On a vu ça !* Les *professionnelles*, au contraire, respecteraient le code de bonne conduite en évitant de racoler l'habitant : *C'est vrai que les hommes, en tout cas les hommes du quartier, les traditionnelles les connaissent, elles ne le font pas parce qu'elles savent ! Mais de temps en temps, quand il y a un petit écart, ils le disent : « Vous n'avez pas le droit de racoler ».* Mais elles ne le font pas assure cette même personne, opposant le comportement anomique des unes au comportement intégré des autres. La sauvagerie de la pratique (et de son exploitation) attribuée à la « prostitution-esclavage » assimile les étrangères simultanément à des victimes dépourvues de la capacité de faire des choix (concernant l'activité exercée mais aussi les clients) et à de « mauvaises sauvages » incapables d'exercer la prostitution comme un métier. Tout les oppose ainsi aux *professionnelles*, jugées plus civilisées, aussi en ce qu'elles dissimulent l'acte sexuel à l'intérieur d'un studio, enclave spécialisée.

Quand habitants et prostituées co-construisent l'exclusion

Ces séries d'oppositions entre *bonne* et *mauvaise* prostitution interagissent avec les assertions corporatistes au travers desquelles s'expriment les rivalités des *anciennes* à l'égard des *nouvelles étrangères* (Deschamps, 2006), des *professionnelles* à l'égard des *occasionnelles* (Welzer-Lang, Barbosa, Mathieu, 1994) ou encore des *toxicomanes* (Pryen, 1999b).

Lors d'une récente réunion sur la prostitution à la mairie de l'arrondissement¹³, ce type de discours est développé de concert par les prostituées et les habitants présents. Dès l'ouverture, le maire oppose une *prostitution traditionnelle*, anciennement installée, aux *réseaux de proxénétisme*, expression d'un esclavage moderne. L'opposition est reprise par la représentante des prostituées, se désignant elle-même de *traditionnelle*, qui met en avant leur *bonne entente avec les habitants* et *l'intégration dans la vie du quartier*. Dans une logique de légitimation de leur présence, la création d'une catégorie auto-identificatoire (Welzer-Lang, Barbosa, Mathieu, 1994), *les professionnelles*, va de pair avec l'émergence d'une catégorie d'exclusion définie en opposition et en négativité: Africaines anglophones, filles de l'Est et Chinoises seraient des *victimes*, esclaves exploitées par des réseaux. S'adressant à une militante abolitionniste, elle lui conseille de *garder (son) énergie pour sauver les victimes des réseaux*. Victimes, elles sont également tenues *coupables* des nuisances et de l'insécurité: alors que les Africaines sont décrites comme bruyantes, agressives et violentes, sous emprise du crack, au point qu'*aucun homme ne peut plus circuler la nuit*, les filles de l'Est viendraient accompagnées de leurs proxénètes faire de la provocation pour intimider les *professionnelles*. Les unes et les autres sont construites en population repoussoir à laquelle sont imputés les traits de l'indignité pertinents dans un cadre donné (proxénétisme, toxicomanie, non-respect de la tranquillité des riverains, etc.).

L'exemple suivant permet de montrer la co-construction discursive de l'exclusion par les habitants et les *traditionnelles*, et d'en illustrer l'enjeu. Lors du débat, une habitante prend la parole et oriente le débat vers la présence des Chinoises; voici ses paroles, retranscrites *in situ*: *Je ne suis rien, je suis une simple habitante, ni abolitionniste, ni réglementariste, ni rien. Depuis sept ans, je vis dans le quartier, du côté de la Porte, sur le boulevard. Du jour au lendemain, en moins d'un an, trente Chinoises s'y sont installées. Ni trois, ni cinq, mais trente! J'ai des enfants jeunes, Monsieur le maire! Je dois slalomer entre les prostituées pour acheter du papier perforé à la papeterie. En pleine journée, en matinée! Si cela s'était passé rue M., ou rue B.* (deux rues de l'arrondissement, considérées «bobo» pour l'une et «chic» pour l'autre), *on n'en serait pas arrivé là!* Ces paroles suscitent un véritable tollé dans la salle, que la représentante des *traditionnelles* fait cesser en déclarant: *Je compatis avec vous, Madame*. Elle assure que, bien conscientes de l'évolution du quartier *nous, les traditionnelles, les indépendantes, nous nous battons*

¹³ Organisée par la «Commission Prostitution» du Conseil de Quartier, elle s'est déroulée au printemps 2010 en présence de membres de l'équipe municipale, de prostitué(e)s, d'acteurs de santé communautaire actifs sur le terrain et d'habitants. Un débat contradictoire a mis en présence une prostituée traditionnelle exerçant dans le quartier, la porte-parole du STRASS (Syndicat du Travail Sexuel), une militante féministe et abolitionniste, un professeur de géographie et un représentant de l'UNSA Police (Syndicat intercatégoriel du ministère de l'Intérieur affilié à l'Union Nationale des Syndicats Autonomes, organisation syndicale interprofessionnelle en France).

contre ces étrangères et contre les nuisances pour que le quartier reste sain. On faisait notre police, on gérait notre quartier, mais qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ? Nous ne sommes plus assez nombreux, nous ne pouvons plus rien faire ! Comment voulez-vous qu'on intervienne contre 40 Blacks ?!

Riverains et prostituées traditionnelles dénoncent l'inertie des pouvoirs publics face à la présence, estimée trop massive, des Chinoises, *esclaves exploitées par la mafia chinoise*. Lorsqu'un acteur de terrain tente d'intervenir dans le débat pour apporter des précisions sur le statut indépendant de nombre des migrantes chinoises se prostituant à Paris, une prostituée lui rétorque : *elles viennent de Chine, et savent où se trouve notre rue ? ! Si elles ne sont pas dans des réseaux, comment arrivent-elles là tout d'un coup ? Elles sont plus nombreuses que nous !*

Les enjeux sous-jacents aux classements sont bien la reconnaissance de la légitimité de la pratique et, de façon concomitante, l'appropriation et les usages de l'espace. Les tentatives de démarquage valent comme expression des tensions et de la concurrence qui s'exercent sur les trottoirs (Deschamps, 2006) ou, à un niveau plus analytique, au sein de l'espace social de la prostitution. Cette métaphore spatiale, proposée par Lilian Mathieu, se prête particulièrement à une lecture des *luttes de classement* en termes de *luttes de placement* (Mathieu, 2007, 53). Et si les places sont disputées entre prostituées, prostitution et riverains sont eux aussi rivaux dans l'appropriation des lieux et de leurs usages. Dans une logique d'alliance et contre-alliance, s'élabore une fiction par laquelle les traditionnelles s'investissent, et sont investies, d'une fonction de rempart contre l'étranger venu d'ailleurs. La dénonciation de l'esclavage sert, aux unes comme aux autres, d'argument.

La bonne victime et la femme coupable

Un renversement des catégories de *bonne* et de *mauvaise* prostitution s'opère sur l'axe « prostitution – métier » contre « prostitution – esclavage » dès lors que l'on ne considère plus les discours sur les formes de prostitution, mais sur la figure de *la prostituée* en tant qu'exemplaire d'une catégorie d'appartenance homogène. On note alors une inversion du stigmate : alors que les femmes du groupe de la *mauvaise* prostitution ne sont pas tant transformées en *bonnes* prostituées qu'en *bonnes* victimes, celles du groupe de la *bonne* prostitution deviennent de *mauvaises* victimes, des femmes *coupables* d'exercer la prostitution comme un « métier ».

Le sens commun tend à considérer que personne ne se prostitue de son plein gré ; au départ, la prostitution résulterait donc toujours d'une contrainte, *a minima* d'ordre économique. La plupart des personnes interrogées estiment que toute forme de prostitution est d'abord une violence faite aux femmes, victimes de la domination masculine. Dans l'explication la plus courante, ce sont des hommes, proxénètes, qui sont accusés de contraindre les femmes à la prostitution : *On sait bien que la prostitution, si on s'est trouvé dedans, c'est qu'on y a été mise de force. Il y en a quelques-unes qui essayent de nous dire qu'elles ont choisi, qu'elles aiment ça. On en avait ! Bon, c'est peut-être un cas, mais en général les filles ont été mises sur le trottoir ! C'était contre leur gré au départ ! Elles se sont retrouvées mises sur le trottoir par un type qu'elles aimaient et qui s'est avéré proxénète. La prostitution est*

condamnée au nom de la dignité de la personne humaine et des Droits de l'Homme¹⁴, ou, plus précisément, au nom de l'égalité entre hommes et femmes : *Ça m'énerve, la prostitution! Parce que en tant que femme, je trouve ça quand même débile qu'on trouve ça normal: « Oui, il en faut. Il en a toujours eu ». Oui, bien sûr! C'est gentil! C'est toujours nous! C'est toujours nous qui sommes exploitées, violentées et tout le bazar. Et ça suffit aussi. Il faut aussi nous protéger.* En tant qu'exemplaires, les femmes de la mauvaise prostitution sont transformées en victimes qui nécessitent protection. Elles sont traitées avec une pitié bienveillante. *Les pauvres, c'est vrai qu'elles sont achetées chez elles, elles sont vendues... C'est dramatique!* L'association entre prostitution et esclavage procède par amalgame d'autant plus tenace s'il s'agit de jeunes femmes migrantes. En effet, nombre de travaux insistent sur la tendance à présenter les prostituées migrantes comme des victimes réduites en esclavage, violées ou kidnappées (Pheterson, 2003), stéréotype de la victime de la traite (Deschamps, 2007 ; Jaksic, 2008), et ce quelles que soient leurs stratégies migratoires (Moujoud, Pourette, 2005 ; Darley, 2007 ; Guillemaut, 2008). La condamnation morale est aussi unanime que péremptoire : *C'est épouvantable de savoir qu'on va chercher des filles au fin fond de je sais pas où, de partout, et de les ficher sur le trottoir. Ça ne devrait pas exister! Qu'on enlève les filles et qu'on les oblige à faire ce travail! Ça c'est affreux!* L'indignation est forte, et s'accompagne d'un sentiment de malaise face à *la traite des femmes, des femmes comme de la chair à plaisir, et puis basta. C'est trop sale quoi! Trop sale.* Condamnation morale de l'exploitation d'autrui et compassion misérabiliste sont de mise pour ces victimes absolues, décrites comme dépourvues de toute forme d'agentivité. Les discours passent du registre de la dénonciation appliquée à la prostitution *sauvage*, coupable d'occupation illégitime du territoire local (et national)¹⁵, qui doit être sanctionnée et réprimée à celui, empreint de commisération, de la réhabilitation de la figure d'une inoffensive et emblématique : la femme victime, passive, exploitée et réduite en esclavage.

La prostituée *professionnelle*, au contraire, décrite comme travaillant à son compte et affranchie de la contrainte immédiate d'un tiers, n'entre pas aisément dans le discours de victimisation. Elle doit elle-même porter le fardeau, socialement construit, de son activité. Dès lors que cette forme de prostitution procéderait d'un « choix », les riverains s'interrogent : quelle femme exercerait la prostitution sans y être obligée ? *Quelle femme normale ferait ce métier pendant 20 ans, 30 ans ? Quelle femme ferait ça par plaisir?... Et s'il y en a qui font ça par plaisir, je ne sais pas!! Si elle le fait, c'est justement parce qu'elle est prostituée, qu'elle l'est, pourrait-on dire, de façon ontologique.* Nous retrouvons alors la catégorie anhistorique de l'« être prostitué », état ou essence qui distinguerait la prostituée par dichotomie stéréotypée des « femmes bien » (Tabet, 2004, 34). Elles ne suscitent ni bienveillance, ni pitié, mais crainte et répulsion car elles risquent de brouiller la démarcation qui sépare les *putes* des autres femmes. Le terme de « putain » ne désigne pas seulement les femmes exerçant une activité de prostitution, il peut s'appliquer à toutes les femmes (Pheterson, 2001). Dès lors, imputer aux exemplaires de la « prostitution – métier » une nature différente revient à la différencier, comme l'ont déjà fait Lombroso et Ferrero (1893), de *la femme normale*.

¹⁴ Sur l'aspect problématique de la référence aux Droits de l'Homme, voir Maugère (2010).

¹⁵ À la suite de Chapkis (2003); Deschamps (2007); Jaksic (2008) et Maugère (2010) ont montré l'ambiguïté et la dualité de la figure de la prostituée étrangère : victime de la traite, elle est coupable d'infraction aux lois sur l'immigration.

Alors que la *bonne* prostitution est récupérée pour mieux repousser ou masquer la *mauvaise*, les *bonnes* victimes, sont réhabilitées sous forme d'*altérité de commisération* (Sanselme, 2003) pour mieux sacrifier les *mauvaises* qui ne se laissent pas ranger parmi les victimes, ni aider pour «s'en sortir». L'archétype de la prostituée professionnelle se voit ainsi attribué le statut de bouc émissaire afin de laver *la femme honnête* de la stigmatisation (Fossé-Poliak, 1984).

La «putain» et la «maman»

Trois arguments attribuent l'exercice de la «prostitution – métier» à une caractéristique essentialiste, propre à un certain type de femmes, des femmes *anormales* ou *malades*.

Selon le premier argument, se prostituer devient *être* prostituée, et les prostituées des personnes intrinsèquement *anormales*, porteuses d'une *disposition spéciale* qui leur permettrait de faire ça de façon consciente et volontaire. Un deuxième argument vient prolonger le premier. Il affirme que si ces femmes exercent la prostitution, c'est qu'elles aiment ça!: *Elles aiment le cul. Celle qui habitait ici, elle m'a dit, quand elle était enfant, elle voulait faire maîtresse d'école ou danseuse de saloon. Et sur sa plaque, c'est Texas Daisy. Et d'ailleurs, elle est habillée en danseuse de saloon. Et les danseuses de saloon, c'étaient des putes. Et elle, elle fait ça. C'est son rêve d'enfant.* Enfin, selon le troisième argument, la prostitution est une maladie, et les prostituées, coupables de ne pas se soigner, ne pourraient pas prétendre à une vie de femme normale: devenir mère et élever des enfants. Une mère de famille confie n'avoir jamais (eu) envie de faire amie – amie avec une prostituée – car elle ne comprend pas ce qu'elles font (et sont). *Moi, je ne comprends pas. Je ne comprends pas ce qu'elles font. Si vous voulez, moi-même, je ne peux pas... Les Africaines, on nous a dit que dans les réseaux, elles étaient obligées de faire de la prostitution, parce qu'autrement on les menaçait. On nous a dit que c'est parce qu'il y avait la famille qui était restée au village, et puis que les maquereaux, ils étaient en train de leur dire que si elles ne rapportaient pas d'argent, elles auraient quelque chose! Mais les prostituées qui sont là, dans la rue, les prostituées habituelles, dont on parle comme ça, qui font pas partie de réseaux, moi je me dis qu'au départ, les femmes qui font ça 20, 25 ans, il faut qu'elles aient quelque chose dans le cerveau qui marche pas bien! Je ne sais pas! Je me demande si ce n'est pas une maladie comme une autre! Une maladie du cerveau de... de faire ça! On en connaissait qui ont des enfants!! Qui ont un pavillon en banlieue, qui vivent normalement en banlieue! Comme une personne normale!! Et qui a plusieurs enfants!! De pères différents! La pauvre! Elles se sont laissées avoir, vraisemblablement!* La «putain mère» ne doit pas exister. On est «pute» ou mère, et être mère n'efface en rien le stigmate de «putain». Ces mères sont avant tout des «putes», et leur maternité fait d'elles à la fois des victimes (d'hommes différents!) et des coupables d'avoir transgressé l'interdit qui leur est fait de rejoindre le pôle socialement valorisé de mères: pour que les «putes» ne se mélangent pas aux «femmes bien» que seraient, naturellement, les mères. Pour autant, tous les habitants rencontrés, membres ou non de l'association, ne font pas de la prostituée traditionnelle une femme intrinsèquement anormale, même si leur activité interroge...

Construire une frontière entre le *bon* et le *mauvais sexe*

À travers les catégorisations s'instaure une bipartition du lieu cohabité: le *nous* des «gens ordinaires» est opposé à *la prostitution*, elle-même subdivisée en une *bonne* et une *mauvaise* forme. Dès lors que les discours portent sur la, ou plutôt, les figures de prostituée, un renversement se produit sur le mode du chiasme: celles de la *mauvaise* prostitution sont transformées en *bonnes* victimes, alors que la *bonne* prostitution contient non pas tant de *mauvaises* victimes que des femmes *coupables*. Si les séries d'oppositions, qui s'englobent et se superposent, se recouvrent et se masquent, sont construites sur un mode binaire, elles sont loin d'être univoques: considéré sous un autre angle, ce qui semblait *bon* peut devenir *mauvais* et réciproquement.

Le tabou projeté sur *eux* et la *femme coupable* est d'ordre sexuel; il concerne la valence différentielle des pratiques sexuelles (Rubin, 1984), et se réfère à l'opposition entre une *bonne* et une *mauvaise* sexualité, entre une sexualité considérée comme normale et légitime et une autre, étiquetée anormale et illégitime. Alors que la *mauvaise prostitution* condense avant tout la peur de *l'autre*, étranger, la figure de la *mauvaise prostituée* réactualise un *autre sexuel*. Dans les sociétés occidentales contemporaines, sexe et intimité sont souvent considérés comme inséparables, et cette association empêche *d'observer le sexe comme pouvant exister de façon acceptable en dehors d'une relation intime* (Parent, Bruckert, 2005, 49). De plus, la sexualité est idéalement investie d'un amour romantique réciproque et libre de contrainte (Bajos, Bozon, 2008), et la déconnexion entre sexualité et sentiments apparaît comme tabou majeur, en particulier lorsqu'il s'agit de femmes (Combessie, 2008); par conséquent, une sexualité sans amour est vue comme sale. Non seulement la prostitution se présente comme activité dissociant sexe et réciprocité du désir, mais la connexion entre sexe et argent est perçue comme dégradant la valeur de la sexualité. Le sexe, inséré dans une transaction marchande, est considéré comme une marchandise avariée ou, au mieux, comme un sexe palliatif, destiné à qui ne trouve pas mieux (Darley, 2007). Par conséquent, tout se passe comme si la prostitution introduisait la coprésence, au sein d'espaces cohabités, du *bon* avec le *mauvais sexe*, risquant de brouiller la frontière, et de contaminer l'un par l'autre.

Plus la proximité spatiale est grande, plus les habitants tiennent à établir une solide distance avec la prostitution. Si, face à la présence des prostituées, la capacité d'absorption et d'intégration du tissu urbain dépend du visage social des quartiers (Redoutey, 2005), la capacité de tolérance des riverains dépend, du moins en partie, de l'existence et des degrés d'empietements et de nuisances qu'entraîne pour eux la prostitution. Antoine Rigalleau montre que le rapport à l'espace, au «chez soi» est un élément constitutif de la réaction face à la prostitution de rue, et qu'au travers des différentes manières d'habiter, la perception de la déviance diverge. La prostitution de rue *confronte* (les habitants) à *leur intime, à leurs valeurs, mais elle les confronte aussi à leur «chez soi» et à ce qui le définit* (Rigalleau, 2006, 145). Il existe donc différentes manières d'être affecté.

Quand l'espace de vie est préservé

On peut avancer l'hypothèse que, les riverains diurnes s'identifiant moins au quartier que ceux qui y vivent, ils sont également moins soucieux de mettre à distance le monde

de la prostitution et plus généralement de la commercialisation du sexe. L'entre-soi relevant de la sphère privée en étant géographiquement situé ailleurs, la frontière est franchie et réactualisée quotidiennement. Et si ceux qui travaillent dans le quartier sans y vivre proposent les mêmes distinctions entre formes de prostitution : *bonne ou mauvaise, ancienne et sauvage, professionnelles et esclaves*, il n'existe pas pour eux de *mauvaises* victimes, mais des voisines avec qui, en général, *on s'entend bien*.

Depuis trente ans, Anne vit avec son mari, puis leurs trois enfants, dans un appartement donnant entièrement sur la cour et préservé de l'agitation du Quartier. Si des femmes tapinent en face et au pied de l'immeuble, celui-ci n'héberge plus aucun studio de passe. Très engagée dans sa vie professionnelle, familiale et amicale, elle investit peu sa rue à laquelle elle préfère une rue piétonne proche, avec ses commerces et lieux de sociabilité. *Je ne vis pas dans la rue. C'est vrai que je vais travailler, je rentre chez moi, je ferme la porte et voilà. Je ne vis pas là.* Anne prévient immédiatement qu'elle aura un *tout autre discours sur la prostitution*, qu'elle n'est *pas du tout contre*, et jamais ne demanderait leur départ, car *ces filles ne (la) gênent pas du tout!* Elle se dit au contraire *ravie* de connaître depuis longtemps un groupe de prostituées *adorables*, qui ont son âge et avec qui elle entretient d'*excellentes relations*. Pour Anne, la *bonne prostitution* contient des femmes qu'elle qualifie *saines*. *Des filles qui ne se droguent pas, qui ne boivent pas. Je les sens bien dans leur peau!* Il y en a une qui me dit : «*Moi j'aime donner de l'amour*». Donc ce qu'elle fait, je sens qu'elle le fait parce qu'elle a envie de le faire, parce que ça lui fait plaisir quelque part. Si pour Anne *elles sont comme toi et moi!*, qu'elle s'entretient régulièrement avec ces «voisines» sur le trottoir ou au café, elle n'a jamais reçu aucune d'entre elles chez elle, à son domicile. De fait, certaines frontières ne sont pas franchies. Or, tel n'est pas toujours le cas.

Quand la prostitution affecte la vie intime

L'activité de prostitution est parfois perceptible depuis chez soi. Elle peut faire intrusion dans l'intimité, par exemple la nuit, dans la chambre à coucher, enclave par excellence d'une sexualité valorisée par les normes de la centralité (Elias, 1973 ; Proth, 2002), celle qui se déroule au sein d'un couple conjugal ou affectif (Bozon, 2002).

Lorsqu'Anne s'est installée «rue du sexe», *il y avait encore énormément de prostituées, aussi dans l'immeuble*. Elle a alors connu une période *difficile, très mal vécue*, non seulement parce qu'elle était *peu familière* avec la prostitution, mais surtout parce qu'elle faisait intrusion, notamment dans le repos nocturne, *souvent, quand on dormait, d'un seul coup on entendait des hurlements!* Bon, ça me donnait quand même un fort malaise au point de lui faire dire *on n'a plus de vie privée!* Dans telle configuration, la *bonne prostitution* ne peut pas exister.

L'immeuble dans lequel vit Stéphane, artiste peintre (sans lien avec l'association), célibataire et séducteur, n'héberge plus aucun studio de passe, mais pour y accéder, il faut que Nadine libère la marche. Depuis l'atelier et la chambre on peut observer le va-et-vient des prostituées et clients dans la rue. Voici comment Stéphane décrit l'impact de cette proximité sur ses relations intimes – visiblement, cela l'a surpris : *Je suis dans un milieu bobo, artiste, je n'y ai pas pensé une seconde! Parmi mes amitiés féminines, mes aventures, et il y en a qui ne supportaient pas, et qui d'ailleurs en peu de temps, refusaient de venir.*

Pour l'une (de ses conquêtes) c'était foutu, après. Elle n'a jamais voulu revenir. Pour (une autre), c'est l'abomination des abominations ! C'est le chaudron de la mort, ici. C'est vrai que je vis dedans, je n'y fais plus attention. Les gens qui viennent, il y en a qui sont choqués. Et ça va même très loin ! Parce que quand je vais chez elle, arrivé chez elle, elle me fait laver les mains ! Parce que je suis sorti, et que cette rue est sale ! « Tu sors de chez toi ? Alors tu es sale, lave-toi les mains ! » (...) Pour elle, la saleté, elle est... à la fois morale et physique. Elle est contagieuse. Pour certains, c'est un quartier contagieux. C'est quelque chose, si je ne l'avais pas vécu, je ne l'aurais pas imaginé. Ça a eu un impact sur ma vie ! C'est que dans une relation amoureuse, puisqu'il s'agissait d'une relation amoureuse, je ne pouvais aller que dans son territoire, elle ne pouvait pas aller dans le mien. Donc la relation amoureuse... elle bascule. Seule la réintégration cognitive de la réciprocité de l'affect et du plaisir dans le rapport sexuel semble pouvoir remédier à la charge symbolique aussi forte que dangereuse de la prostitution pour des « aventures amoureuses » lorsque celles-ci s'approchent trop près. Le rapport prostitutionnel est alors considéré comme sexualité dégradée, comparée aux *aliments maltraités* et issue d'un commerce non équitable.

Une catégorisation entre ségrégation et sacrifice

La fabrication des catégories par les riverains d'un lieu de prostitution semble obéir à deux logiques, l'une ségrégrative, l'autre sacrificielle, et permet d'apporter un éclairage sur la fabrication, au quotidien, des frontières de l'espace moral. Nous verrons que, de la fonction projective de la marginalité (Guienne, 2006) à l'analyse des catégories de *prostitution* et de *prostituées* en termes de fonction sacrificielle, il n'y a qu'un pas.

À différents niveaux, la prostitution condense et fait converger sur elle des angoisses et projections, et dans cette logique *il s'agit de faire endosser aux putres et tapins tous les maux pour s'en disculper. (...) Ils sont construits comme des boucs émissaires fragiles destinés à épouser la souillure sociale. Ils sont maintenus la tête sous l'eau pour éviter la contagion. Mais pour les encastrer dans ce rôle socio-thérapeutique, encore faut-il leur interdire de contester la validité des représentations qui leur sont accolées* (Deschamps, 2006, 203-204).

Au delà des tentatives de relégation (les mobilisations riveraines), ou d'imposition d'autres usages et lieux (le vide-grenier), les habitants mettent en place des frontières matérielles et immatérielles au sein de l'espace public, entre l'espace public et l'espace privé, mais aussi dans l'espace moral : pour remettre de l'ordre et préserver distance avec *l'autre*. Le processus de définition des lignes de partage permet de remettre de l'ordre dans le désordre, car, suivant Mary Douglas, *les croyances relatives à la séparation, la purification, la démarcation et le châtiment des transgressions ont pour fonction d'imposer un système à une expérience essentiellement désordonnée. C'est seulement en exagérant la différence entre intérieur et extérieur, dessus et dessous, mâle et femelle, avec ou contre, que l'on crée un semblant d'ordre* (Douglas, 1967, 26). La redéfinition des traits, réels ou attribués, sur lesquels se fondent les oppositions, obéit à une logique de ségrégation, permet de construire et séparer les catégories à partir de ce qui est censé les différencier fondamentalement. *L'autre* est maintenu à distance, et la frontière immatérielle fonctionne comme écran de protection contre ce qui, dans un quartier habité, *chez nous*, n'est pas à sa place (l'étranger) et ne

doit pas s'exposer aux regards (le sexuel) et y exposer les «gens ordinaires». Ce premier mouvement (de ségrégation) aboutit à l'instauration d'une ligne de partage dans l'espace moral: entre le pur et l'impur, entre le bon et le mauvais, entre le tolérable et l'intolérable.

Philippe Combessie montre qu'en matière de sexualité, chacun doit se confronter aux définitions, parfois conflictuelles, entre bonne pratique et bonne représentation (Combessie, 2010); et, nous disent Didier Fassin et Patrice Bourdelais, c'est du *décalage entre une représentation de l'humanité et la réalisation de cette humanité* que naît le processus de construction des figures de l'intolérable (Fassin, Bourdelais, 2005, 8). Une fois la frontière entre deux catégories tracée, le *mauvais* est assigné à *l'autre*. Ce deuxième mouvement (l'imputation de l'intolérable) permet, en miroir, de *nous* situer du *bon* côté de la normalité, à la convergence entre la *bonne* pratique et la *bonne* représentation. Autrement dit, localiser l'intolérable ailleurs permet la tolérance à l'égard de ses propres intolérables (Fassin, Bourdelais, 2005). Un troisième mouvement permet la purification par le sacrifice d'un bouc émissaire (Fauconnet, 1920) qui a préalablement fait l'objet de l'imputation de l'intolérable: ce que la société souhaite voir disparaître.

Sibylla Mayer
Université du Luxembourg
Faculté LSHASE
Campus Walferdange
Route de Diekirch BP2
7201 Walferdange
Luxembourg
sibylla.mayer@uni.lu

Bibliographie

- BAJOS N., BOZON M. (dir.), 2008, *Enquête sur la sexualité en France*, Paris, La Découverte.
- BORRILLO D., 2002, La liberté de se prostituer, *le Monde*, 5 juillet.
- BOZON M., 2002, *Sociologie de la sexualité*, Paris, Nathan.
- BROCHIER J., 2005, Le travail des prostituées à Rio de Janeiro, *Revue Française de Sociologie*, 46, 1, 75-113.
- CHAPKIS W., 2003, Trafficking, Migration and the Law. Protecting Innocents, Punishing Immigrants, *Gender and Society*, 17, 6, 923-937.
- COMBESSION Ph., 1996, *Prisons des villes et des campagnes. Étude d'écologie sociale*, Paris, Éditions Ouvières – Éditions de l'Atelier.
- COMBESSION Ph., 2008, Le partage de l'intimité sexuelle, pistes pour une analyse du pluripartenariat au féminin, in LE GALL D. (dir.), *Identités et genres de vie. Chroniques d'une autre France*, Paris, L'Harmattan, 209-261.
- COMBESSION Ph., 2010, Le pluripartenariat sexuel: une communauté interstitionnelle?, in SAINSAULIEU I., SALZBRUNN M., AMIOTTE-SUCHET L. (dir.), *Faire communauté en société: dynamique des appartenances collectives*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 89-101.
- CORBIN A., [1978], 1982, *Filles de noce. Misère sexuelle et prostitution au XIX^e siècle*, Paris, Flammarion.
- COULMONT B., ROCA-ORTIZ I., 2007, *Sex-shops, une histoire française*, Paris, Dilecta.
- DARLEY M., 2007, La prostitution en clubs dans les régions frontalières de la république tchèque, *Revue Française de Sociologie*, 48, 2, 273-306.
- DESCHAMPS C., 2003, Clandestinité et partage de territoire. La prostitution à Paris, *Gradhiva*, 33, 103-109.
- DESCHAMPS C., 2006, *Le sexe et l'argent des trottoirs*, Paris, Hachette.
- DESCHAMPS C., 2007, La figure d'étrangère dans la prostitution, *Autrepart*, 42, 39-52.

- DESCHAMPS C., GAISSAD L., 2008, Pas de quartier pour le sexe ?, *ÉchoGeo*, 5 [<http://echogeo.revues.org/index4833.html>].
- DESCHAMPS C., SOUYRIS A., 2008, *Femmes publiques. Les féminismes à l'épreuve de la prostitution*, Paris, Éditions Amsterdam.
- DOUGLAS M., [1967], 2001, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte.
- DURKHEIM É., 1911, Débat sur l'éducation sexuelle, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 11, 33-47. Texte reproduit in KARADY V. (dir.), 1975, *Émile Durkheim, Textes II, Religion, morale, anomie*, Paris, Minuit, 241-251.
- DURKHEIM É., MAUSS M., 1903, De quelques formes primitives de classification. Contribution à l'étude des représentations collectives, in MAUSS M., 1969, *Œuvres*, tome 2, Paris, Minuit, 13-89.
- ELIAS N., [1969], 1973, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calman-Lévy.
- ELIAS N., [1990], 1991, *Norbert Elias par lui-même*, Paris, Fayard.
- FASSIN D., BOURDELAIS P. (dir.), 2005, *Les constructions de l'intolérable. Études d'anthropologie et d'histoire sur les frontières de l'espace moral*, Paris, La Découverte.
- FAUCONNET P., [1920], 1928, *La responsabilité. Étude de sociologie*, Paris, Alcan.
- FOSSÉ-POLIAK C., 1984, La notion de prostitution, une définition préalable, *Déviance et Société*, 8, 3, 251-266.
- GIL E., 2003, De la prostitution..., *Gradhiva*, 33, 111-117.
- GOFFMAN E., [1963], 1975, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit.
- GOFFMAN E., 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne. Les relations en public*, Paris, Minuit.
- GUIENNE V., 2006, La prostitution, une catégorie sociale construite, in DANET J., GUIENNE V. (dir.), *Action publique et prostitution*, Rennes, PUR, 19-33.
- GUILLEMAUT F., 2008, Femmes africaines, migration et travail du sexe, *Sociétés*, 99, 91-102.
- JAKSIC M., 2008, De la victime idéale à la victime coupable, *Cahiers Internationaux de Sociologie*, CXXIV, 127-146.
- LIEBER M., LÉVY F., 2010, En faire sans en être. Le dilemme identitaire des prostituées chinoises à Paris, in LIEBER F., DAHINDEN J., HERTZ E. (dir.), *Cachez ce travail que je ne saurais voir*, Lausanne, Antipodes, 61-80.
- LOMBROSO C., FERRERO G., 1893, *La donna delinquente, la prostituta e la donna normale*, Turin, Roux.
- MAUGÈRE A., 2010, *Les politiques publiques de la prostitution du Moyen Âge au XXI^e siècle*, Paris, Dalloz.
- MATHIEU L., 2007, *La condition prostituée*, Paris, Textuel.
- MAYER S., 2007, *Rue Saint-Denis: lieu de prostitution, lieu d'habitation*, Mémoire de Master, Université Paris Ouest Nanterre.
- MAYER S., 2008, Catégories de prostitution et de prostituées: constructions sociales des riverains, Communication orale, 18^e Congrès de l'AISLF, Université Galatasaray, Istanbul, Turquie.
- MOUJOUD N., POURETTE D., 2005, 'Traite' de femmes migrantes, domesticité et prostitution. À propos de migrations interne et externe, *Cahiers d'Études africaines*, XLV (3-4), 179-180, 1093-1121.
- NADEAU J.-G., 1987, La gestion sociale et pastorale de la prostitution: une étude praxéologique, in VIAU M., BRODEUR R. (dir.), *Les études pastorales: une discipline scientifique ?*, Québec, Université Laval, Les cahiers de recherche en sciences de la religion, 8, 235-250.
- PARENT C., 1994, La « prostitution » ou le commerce des services sexuels, in DUMONT F., LANGLOIS S., MARTIN Y. (dir.), *Traité des problèmes sociaux*, Québec, Institut québécois sur la culture, 393-410.
- PARENT C., BRUCKERT C., 2005, Le travail du sexe dans les établissements de services érotiques: une forme de travail marginalisé, *Déviance et Société*, 29, 1, 33-53.
- PHETERSON G., 2001, *Le prisme de la prostitution*, Paris, L'Harmattan.
- PHETERSON G., 2003, Grossesse et prostitution. Les femmes sous la tutelle de l'État, *Raisons politiques*, 11, 97-116.
- PROTH B., 2002, *Lieux de drague. Scènes et coulisses d'une sexualité masculine*, Toulouse, Octares.
- PRYEN S., 1999a, La prostitution: analyse critique de différentes perspectives de recherche, *Déviance et Société*, 23, 4, 447-473.

- PRYEN S., 1999b, *Stigmate et métier. Une approche sociologique de la prostitution de rue*, Rennes, PUR.
- REDOUTEY E., 2005, Trottoirs et territoires. Les lieux de prostitution à Paris, in HANDMANN M.-E., MOS-SUZ-LAVAU J. (dir.), *La prostitution à Paris*, Paris, La Martinière, 39-89.
- RIGALLEAU A., 2006, Prostitution, riverains et action publique : une analyse en termes de territoire, in DANET J., GUIENNE V. (dir.), *Action publique et prostitution*, Rennes, PUR, 135-148.
- RUBIN G., [1984], 2002, Penser le sexe : pour une théorie radicale de la politique de la sexualité, in RUBIN G., BUTLER J., *Marché au sexe*, Paris, EPEL, 63-139.
- SANSELME F., 2003, Riverains et prostitution au quotidien. Quelques fondements de la morale publique, *Les Cahiers de la sécurité intérieure*, 52, 2, 191-206.
- SCHNEE G., 2007, *La prostitution de rue à Rennes. De la revendication riveraine à l'action publique locale. Les habitants du quartier Saint-Hélier et leurs élus (2001-2006)*, Mémoire de Master, Paris, Institut d'Urbanisme de Paris.
- TABET P., 2004, *La Grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économico-sexuel*, trad. française Josée Contreras, Paris, L'Harmattan.
- TOUPIN L., 2006, Analyser autrement la «prostitution» et la «traite des femmes», *Recherches féministes*, 19, 1, 153-176.
- VASSEUR N., 2000, *Il était une fois le Sentier*, Paris, Liana Levi.
- WELZER-LANG D., BARBOSA O., MATHIEU L., 1994, *Prostitution: les uns, les unes et les autres*, Paris, Métailié.

Summary

The aim of the article is to describe the development of a classification system of «prostitution» and «prostitutes» by residents in a street prostitution area in Paris, and to analyze those social constructions as results of cohabit and production of moral judgments. *Prostitution* is considered as a series of categories : a) prostitution versus «ordinary people»; b) «good» prostitution versus «bad»; c) the «good» victim versus the «guilty» woman. This approach fosters attitudes that separate «us» from «them», and «good» from «bad» sex, and allows one group of people to distance themselves from the unacceptable activities of another.

Zusammenfassung

Der Beitrag beschreibt die Konstruktionen und moralischen Wertungen von «Prostitution» und «Prostituierten» durch Anwohner und Anwohnerinnen in einem Pariser Stadtviertel, in dem Straßenprostitution verbreitet ist. Die Prostitution kann dekonstruiert werden über eine Reihe gegensätzlicher Klassifizierungen, in denen a) die Prostituierten «normalen Leuten», b) «gute» und «schlechte» Prostituierte sowie c) Prostituierte als Opfer und «anormale» Prostituierte gegenüber gestellt werden. Diese Klassifizierungen schaffen eine Trennung zwischen «uns» und «denen», zwischen «gutem» und «schlechtem» Sex und erlauben es, sich über entehrende Zuschreibungen von den Anderen zu distanzieren und eigenen Gruppengemeinsamkeiten zu erhalten.

Sumario

Este artículo describe la elaboración de las categorías de «prostitución» y «prostitutas» que realizan los vecinos de un barrio de prostitución en Paris, y analiza esas construcciones sociales como fruto de la cohabitación y de juicios morales.

La prostitución es deconstruída en una serie de clasificaciones que oponen a) la prostitución a la «gente normal»; b) la «buena» prostitución a una «mala»; c) la «buena» víctima a la mujer «culpable». Esta clasificación establece una segregación entre nosotros y ellos, entre el «buen» y el «mal» sexo, a la vez que permite a un grupo de personas distanciarse de las actividades inaceptables del otro.
